VICARIAT DU KEEWATIN

I. — Mission des Esquimaux.

Rapport du R. P. TURQUETIL.

Notre-Dame de la Délivrande, 1er février 1914.
Chesterfield Inlet. Baie d'Hudson.

Mon rapport du mois d'août 1913 : « Première année à Chesterfield Inlet », décrivait notre vie toute renfermée et active à la fois, nos travaux manuels, l'étude de la langue esquimaude ; il offrait quelques aperçus sur le pays, le climat, les saisons, et quelques notes aussi sur les dispositions, mœurs, caractère des Esquimaux. Nombre de nos bienfaiteurs et amis attendaient avec impatience la réponse à toutes ces questions ; il ne nous tardait pas moins de les renseigner aussi complètement que possible.

Le steamer devait venir nous approvisionner pour l'année suivante, apporter les nouvelles, et à son retour, emporter toutes nos lettres. Hélas ! ces lettres sont encore ici : de nouvelles, point ; de provisions, nous n'avons que nos maigres économies de l'an dernier (1). N'ayant rien reçu du monde civilisé, nous comptions sur le caribou du pays pour nous aider à joindre les deux bouts, en fait de vivres. Or le gibier manque partout, il n'y en a pas eu un seul de tué aux environs depuis l'été dernier, et nos provisions s'épuisent vite.

Tout est à l'encontre de nos prévisions et de notre attente. La vie en sera d'autant moins monotone, il est

(1) Ce rapport nous est parvenu depuis. Les « Missions » le publieront *in-extenso*.

vrai, mais on comprend que ce bilan de seconde année ne va pas sans comporter quelques privations et sacrifices de toute sorte. L'exposé des faits parlera mieux que tout le reste. Disons seulement ici que nous souhaitons de bien grand cœur, à tous nos bienfaiteurs et amis, une bonne nouvelle année 1914, meilleure que celle qui s'annonce pour nous.

Au mois de juin 1913, la Cie de la Baie d'Hudson envoie six Esquimaux à Churchill. Ils montent un de ces petits et légers voiliers destinés à la chasse de la baleine et qu'on appelle pour cette raison « baleinières ». L'embarcation solidement fixée sur un traîneau est halée par les chiens jusqu'au flot, à 10 ou 12 milles d'ici. Nos voyageurs lancent leur barque, et, le vent du nord aidant, font voile sur Churchill, entre la glace ferme du rivage, laquelle ne cède ni au vent ni à la marée, et le grand champ de glaces flottantes qui se promène au gré du vent au large de la mer. Point de danger du côté des tempêtes, les vagues ne pouvant guère se former, moins encore se pousser les unes les autres à cause de l'immense étendue du champ de glaces flottantes qui couvre la plus grande partie de la mer. Ils doivent seulement prendre garde à ne pas se laisser enfermer entre les deux glaces, surtout quand le vent souffle du large. Chaque soir, ils ont à tirer leur bateau sur la glace ferme du rivage, mais ils connaissent leur métier, et, favorisés d'un beau temps, en moins de deux semaines, suivant nos calculs, ils doivent être à Churchill.

Le mois suivant, nous attendons leur retour. Le surintendant de la police à Churchill doit inspecter le poste de Fullerton, paraît-il. Il ne manquera pas de nous faire visite. Par lui, nous espérons quelques nouvelles, et profiterons du moins de l'occasion pour écrire. « Le Laddie », goélette du gouvernement, doit aussi ravitailler Fullerton, en août ou en septembre ; autre chance d'envoyer quelques lettres.

Le temps passe vite quand on a le cœur plein de douces

espérances. A la mi-juillet, la glace du rivage se détache, le vent la pousse au large, la mer s'ouvre de plus en plus, les voyages en bateau découvert deviennent dangereux et risqués. Nous voici bientôt en août. Nous ne comptons plus dès lors que sur le steamer, à bord duquel reviendront nos gens, pensons-nous.

Les jours se succèdent, avec alternative d'espoir et de déception, suivant le beau et le mauvais temps. La saison est bien mauvaise, ce ne sont que tempêtes et bourrasques. En septembre surtout, la mer semble impossible à tenir, à peine quelques heures de répit entre chaque tourmente.

Nous voici en octobre. Point de steamer, pas la moindre nouvelle d'en bas. Le 12, nous comprenons qu'il n'est plus temps de compter sur le bateau pour cette année. La neige et la glace qui ont pris les lacs depuis longtemps s'essayent maintenant à la mer. L'eau est épaisse, et, à la marée basse, les mares stagnantes gèlent.

Nous préparons dès lors nos quartiers d'hiver. N'ayant plus de pétrole, pour la cuisine, nous enlevons le gros poêle de chauffage, et installons à sa place un fourneau de cuisine, qui devra tant bien que mal chauffer la chapelle et la salle. Ce ne sera qu'à la dernière extrémité que nous nous résoudrons à tenir deux poêles constamment allumés : ce serait une dépense au-dessus de nos forces, et nous serions vite à court de combustible. De plus, nos petits bouts de planche et retailles, provenant de la construction de la maison, se sont épuisés l'été dernier. Il ne nous reste que quelques caisses vides, pour allumer le feu, quand le poêle s'éteint; il nous faut attendre toute une année encore, et dans tout le pays, on le sait, nous ne trouverons pas de quoi allumer une seule pelletée de charbon gras.

Puis nous travaillons à la séparation de la salle et de la chapelle, qui n'était que provisoire, faute de bois. Nous avions de chaque côté deux grandes couvertures rouges

en guise de rideau, avec panneaux mobiles au centre. Nous enlevons ces draperies, et fermons le tout en panneaux de toile cirée collée sur un léger carré de lattes. Nous voilà installés pour l'hiver.

Nos gens ici le sont également. Dès le 20 octobre, ils étrennent leurs maisons de neige, la mer gèle partout dans le port.

L'inquiétude nous gagne au sujet du steamer et de nos gens partis en juin dernier. La saison a été si mauvaise ! Serait-ce un naufrage ou plutôt ne seraient-ce pas plusieurs naufrages, puisque nous comptions sur l'arrivée de tant de bateaux ?

Le 23 octobre, un homme de la Compagnie, revenu l'été dernier d'un voyage d'exploration à l'intérieur, se décide à partir à Churchill, en quête de nouvelles. Avec un seul Esquimau pour guide, il entreprend courageusement le voyage, il se promet de faire diligence le plus possible, et de rentrer ici, au plus tard, en 45 jours.

On devine si aux environs de la date fixée, c'est-à-dire vers la première semaine de décembre, nous épions son retour. Mais les jours se passent, puis les semaines, et rien de nouveau.

Le jour de l'an est assez triste en pareilles circonstances. Les Esquimaux campés aux environs se rappellent que l'an dernier, à pareil jour, nous leur avions donné une tasse de thé et quelques biscuits, aussi personne ne manque à l'office, même les aveugles se font conduire chez nous. Nous commençons donc l'année sans avoir entendu un seul mot du monde civilisé, pas même de nos voisins de Churchill, depuis le 7 mars 1913.

Dix jours se passent encore, quand tout à coup, le soir, après souper, un cri retentit : « Ils sont arrivés. — Qui ? — Les Esquimaux. — Sont-ils tous vivants ? — Oui. — Merci, merci. » Le premier instant de surprise et de joie passé, nous arrivons au détail des nouvelles, et voici ce que nous apprenons.

Nos gens ont mis six semaines entières, au printemps dernier, pour se rendre à Churchill, à cause de la glace qui obstruait la mer.

Après quelques jours de repos, là-bas, ils voient arriver le steamer, lequel dépose les marchandises au rivage, et regagne de suite le Canada. Une goélette de 100 tonnes, voilier et vapeur à la fois, devait faire le service entre Churchill et Chesterfield Inlet, mais n'était pas encore arrivée. A la mi-septembre, elle n'arrivait pas encore. Nos gens, fatigués d'attendre, reprennent la mer sur leur petite baleinière. Mais à quelque 120 milles nord de Churchill, une furieuse tempête jette leur bateau à la côte, le brise sur les rochers du rivage, et nos pauvres marins se trouvent en bien triste état, à plus de 120 lieues de leur pays, sans vivres, ni embarcation pour franchir les rivières qui leur barrent le passage au nord comme au sud. L'un d'eux, cependant, jeune homme jovial et courageux, préférait de beaucoup le régime de Churchill à la famine et à la misère d'un camp de naufragés. Il se dirige au sud, comptant sur la chasse, et espérant faire d'une façon ou d'une autre son chemin jusqu'à Churchill.

Grande est sa surprise de rencontrer à quelques milles de distance seulement un autre camp de naufragés où règne l'abondance. Ce sont des Esquimaux du Sud que la Compagnie de la Baie d'Hudson envoyait à Chesterfield, en bateau côtier, avec une charge de vivres pour le poste, quelque chose comme 10 à 12 tonnes de provisions. La chaîne de l'ancre a cédé durant la tempête, et le bateau jeté à la côte, défoncé sur les rochers, n'est plus qu'une épave. De toute la cargaison, ce qui flotte a disparu quand la marée et les vagues couvraient le bateau coulé au rivage. Le reste est là, parfaitement trempé, collé et gelé ensemble. Nos marins, qui se sont fait un abri avec la voile et les prélarts, ne manquent pas, certes, de provisions ; même ils ont le choix, et vivent en messieurs. Mais ils n'ont pas d'habits d'hiver, et quand il leur

faudra retourner à Churchill, ou remonter au Nord, sur la glace, le froid pourrait être pire pour eux que la tempête et le naufrage. Leurs habits humides gèlent sur eux, et l'un d'eux allait vite succomber, quand notre voyageur, parti d'ici le 23 octobre, arrive à eux vers le 20 novembre, les emmène à Churchill, pourvoit à leur habillement, et les ramène sains et saufs jusqu'ici.

A son retour, ce Monsieur a essayé de retrouver quelques lettres sur le bateau échoué. Un sac entier a disparu, l'autre est là, mais en tel état de bouillie ou de colle gelée ensemble qu'on n'en peut détacher quelques papiers sans en sacrifier un grand nombre.

Et voilà quel a été notre courrier, attendu, désiré si impatiemment depuis le mois de mars de l'année dernière : deux ou trois prospectus de reclame —, ceux-là ont toujours de la chance — deux lettres du Canada, et un mot de bonjour seulement de notre Vicaire apostolique, Mgr O. Charlebois. Pas de lettres d'affaires ni de direction quelconque, pas de nouvelles de nos amis. Le R. P. Leblanc a eu la chance de recevoir des nouvelles de sa famille. C'est une grande consolation pour lui et pour moi, car ici, peines et joie sont tout en commun, comme on le devine facilement.

La vie à Chesterfield Inlet, quand les provisions manquent.

Les nouvelles seules ne nourrissent guère, et celles que nous avons reçues ne comptent guère, étant si rares.

Quant au régime de vie, voici ce qui se passe autour de nous.

Le sergent de la police à Fullerton et son homme vont quitter pour échapper à la famine, et cela sur l'ordre de leur chef à Churchill. L'engagé de la Cie de la Baie d'Hudson a vendu sans ménager tant qu'il y avait des fourrures. Pris de court, il essaye d'aller à Marvle-Island, s'approvisionner chez ces messieurs les Américains qui

hivernent sur l'île. Il lui est impossible de franchir le détroit, et l'huile que nous lui avions prêtée pour le voyage étant épuisée, il est fort heureux d'avoir quelques onces de beurre à brûler sur une pierre plate, pour réchauffer un peu sa maison de neige, et sécher ses souliers.

Ici, sa vie est plutôt misérable. La maison mal construite est toute disjointe, le vent y pénètre, les murs sont couverts d'épais frimas. Faute de vitres, un vieil Esquimau, bonne pâte flegmatique qui ne se presse jamais à l'ouvrage, lui fait de grands carreaux en glace. Plus d'huile ni de chandelles, mais seulement une pauvre lampe d'Esquimau, laquelle sent et fume plus qu'elle n'éclaire. Les vivres sont à l'avenant.

La Compagnie a traité, l'été dernier, des peaux de morse. Elles n'étaient pas toutes fraîches et ne sentaient guère la rose. Mises dans le sel, elles étaient destinées d'abord à la confection de grosses courroies d'un pouce d'épaisseur, pour machinerie. A l'hiver, le caribou faisant défaut, elles servent à nourrir les chiens, puis enfin par le temps qui court, nouvelle année 1914, le gibier n'arrivant pas encore, et la mission ne pouvant plus rien avancer à la Cie en fait de vivres, ces peaux sursaturées de sel sont plongées dans le lac d'eau douce en arrière des maisons, travail énorme pour puiser de pareils puits dans la glace chaque peau, mesurant de 16 à 18 pieds carrés ; puis coupées en lanières à coups de hache, et bouillies durant 24 heures, ces peaux servent de nourriture aux hommes.

Les Esquimaux, plus habitués à la misère, peuvent trouver cela de bon goût ; mais ils ont d'autres plats qui ne font guère envie ; et cela, nous le voyons et sentons tous les jours : ce sont des carcasses de phoque et de morse abandonnées en juin dernier, il y a sept mois. Je n'en dirai pas davantage, pour ne pas exciter le dégoût, le seul souvenir de cette odeur infecte nous soulève le cœur. Aux Esquimaux eux-mêmes, il faut bien du courage et une

vraie nécessité pour faire ainsi violence à leur estomac qui, le plus souvent, rejette cette nourriture nauséabonde.

Que devenons-nous au milieu de la détresse générale?

Il nous reste un peu de farine économisée l'an dernier, grâce au caribou, qui alors ne manquait pas. Par ailleurs, nous sommes passablement à court. Pour ce qui est de vendre des vivres aux blancs ou sauvages, il n'y faut plus songer, évidemment ; mais ce qui est bien difficile, ce qui est impossible, c'est de refuser aux gens qui se trouvent dans une situation extrême. Il nous arrive des voyageurs dont les chiens sont morts de faim en route, et ces pauvres gens exténués eux-mêmes exposent si bien leur cas, quand nous les questionnons, que sans rien demander ni quêter, ils excitent la pitié, et obtiennent toujours quelque chose.

Au camp même, nous avons toute une famille à notre charge, depuis l'automne : père, mère et deux enfants ; le pauvre vieux, bonasse, impotent, la vieille mourant de consomption ; malgré ses prétentions à être sorcière, elle ne peut efficacement conjurer son propre mal.

Nous avons depuis quelques semaines un autre pensionnaire assez intéressant. Il y a bientôt deux mois, la femme de l'un de nos Esquimaux, naufragés entre Churchill et ici, devenait mère. La pauvre ration qu'elle recevait de la Compagnie suffisait juste à la sustenter, mais elle ne pouvait allaiter son enfant. Voyez-vous ce malheureux bébé de quelques jours, essayant de sucer de la bouche de sa mère des morceaux de viande gelée et le plus souvent à demi-pourrie? Il dépérissait vite ; sa mère me l'apporte un jour, pleurant à cris étouffés, sans force, n'ayant que les os, la peau même s'enlevant de tout son petit corps. Je donne bien quelques médecines pour l'extérieur, mais c'est au régime surtout qu'il faut s'attaquer. Alors, depuis ce jour, chaque matin, après déjeuner, je fais cuire une petite soupe au pain et à l'eau sucrée pour le nourrisson adopté. Il commence à prendre de l'embonpoint, connaît ses heures

de repas, et lorsqu'il ne mange pas, dort, ou bien, fièrement campé dans le capuchon de sa mère, regarde à droite et à gauche, d'un air heureux et étonné à la fois ; ses petits yeux bien éveillés nous disent clairement que nous lui avons sauvé la vie.

Faute de caribous, nous avons dû habiller bien des malheureux qui n'avaient pas une peau pour se protéger contre le froid.

Heureusement, nous avions fait ample provision de ces peaux, l'an dernier, car aujourd'hui nous ne portons guère autre chose, même à la maison. Notre soutane a passé par bien des accrocs, déchirures, brûlures et taches de toute sorte. Celle du R. P. Leblanc a eu mieux encore : le Père étant tombé à la renverse avec un demi-gallon de peinture blanche sur la tête, les épaules et la poitrine, vous voyez d'ici le tableau. Le dimanche, il porte douillette, le seul habit convenable qui lui reste ; dès qu'il l'enlève, vous le prendriez pour un pur Esquimau ; pas un brin de fil, de coton ou de laine sur lui, tous ses habits sont en peau de caribou ! Ces vêtements esquimaux sont plus chauds, très légers et fort souples ; ils offrent l'avantage qu'on peut sortir autour de la maison sans ressentir de différence notable entre la température du poêle et celle de dehors, même par un temps de 40 à 50 degrés au-dessous de zéro.

Outre les habits, il est d'autres articles qui nous font défaut.

Ainsi, nous fabriquons nos allumettes : un bout de planche scié à la longueur voulue, et fendu au couteau en petits bâtons de l'épaisseur réglementaire ou à peu près, voilà tous nos frais de matériel et fabrication. Le phosphore et le soufre brillent par leur absence, mais plus d'un s'y méprend, il arrive aux gens de frotter ces petits bouts de bois sur le poêle, sur le plancher, un peu partout. Pour nous qui connaissons le secret, nous les faisons prendre au feu du poêle, et nous nous en servons pour allumer la chandelle ou la pipe. Ce qui nous reste de vraies allumettes

est destiné à rallumer le feu quand il s'éteint, pour l'usage du dehors, et de l'été prochain surtout, quand nous aurons à rallumer le feu chaque jour. Ailleurs on dit « faire des économies de bouts de chandelles », ici on va même jusqu'à compter les allumettes pour joindre les deux bouts.

Nous faisons également notre vin de messe, nos hosties, et nous réussissons bien.

En un mot, pour le moment, nous nous tirons d'affaire d'une manière passable. La farine qui nous reste suffira, pensons-nous, jusqu'à l'arrivée du bateau. Nous avons aussi de 30 à 35 livres de fèves blanches et autant de pommes sèches. Dans un mois au plus tard, si le gibier persiste à fuir nos parages, nous serons probablement au régime du pain sec. Peut-être aussi, dans quinze jours, nous serons dans l'abondance, si le caribou venait à mettre le nez par chez nous.

Ainsi est la vie par ici. A aller au pire, si nous sommes au pain sec, croyez bien que nous en mangerons davantage, et ce sera toute la différence. La farine passera plus vite, par le fait même, mais en juin, nous aurons des canards, et en juillet, des œufs à discrétion. Et si nous nous fatiguons du régime au pain sec, la faim faisant sortir le loup des bois, nous sortirions nous aussi de notre cabane, et irions à la chasse au phoque, au canard sur quelque île au large.

Ce petit changement de régime n'est guère pour nous déconcerter, puisqu'en venant ici, nous nous attendions un peu à tout. Ne pourrions-nous pas faire pour l'amour des âmes ce que font les commerçants pour l'amour de la fourrure ?

Nous nous estimons fort heureux et bien privilégiés de n'être pas obligés de quitter notre mission. S'il nous fallait voyager d'ici au Pas ou seulement à Norway-House qui est la plus proche mission de nous, ou, à plus de 400 lieues, nous aurions bien autrement de fatigues, de misères, nous dépenserions d'énormes sommes d'argent, et nous per-

drions un temps précieux que nous consacrons à l'étude de la langue. Sans doute aussi, notre prestige et notre influence sur les Esquimaux en diminueraient d'autant. En restant parmi eux, ils comprennent que nous sommes décidés à courir les mêmes chances qu'eux, en ce qui regarde les vivres du pays ; plus encore, nous ne refusons pas (n'en ayant pas le cœur) d'aider autant que possible les malheureux, qui ne manquent pas parmi eux. A vrai dire, c'est là tout le côté pénible de notre situation, de ne pouvoir faire davantage pour ces pauvres gens.

Nouveaux venus dans le pays, ne connaissant que bien imparfaitement les gens, leur langue, leurs coutumes, il nous est assez difficile de donner des conseils en ce qui regarde le matériel de la vie, même quand il nous semble qu'ils sont dans le besoin par leur propre faute. C'est qu'alors, ce n'est pas tant par paresse ou par imprévoyance, mais surtout et presque toujours par attachement aveugle à leurs croyances et pratiques superstitieuses qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de chasser et, ce qui est pis, de manger du produit de leur chasse en telle et telle circonstance. Nous essayons bien non de raisonner, ce qui serait parfaitement inutile, mais de rire seulement de leur naïveté, et d'affirmer en toute circonstance que les blancs ne croient pas un mot de tout cela, qu'ils feraient mieux de s'en rapporter aux blancs que de jeûner ainsi. Mais que faire? Ces pauvres gens croient sérieusement qu'ils vont mourir, s'ils manquent la moindre observance de leur religion qui n'est qu'un misérable esclavage où règne exclusivement la peur de la mort.

Ainsi, au début de l'hiver, dans chaque maison de neige, hommes, femmes, enfants travaillent aux peaux de caribous. Il faut des habits d'hiver à tout le monde. Mais pourquoi ne s'y sont-ils pas pris d'avance? Ils ont froid maintenant, et les habits ne sont pas prêts. C'est que pour travailler ces peaux, il faut être dans une nouvelle maison de neige, bâtie, non à terre, ni sur l'eau salée, mais sur la

glace des lacs d'eau douce. Ainsi le veut la religion. Offrez tel prix que vous voulez, les Esquimaux préfèrent encourir la disgrâce de ces messieurs de la police ou de la Compagnie, ou du grand barbu (c'est mon nom) que déplaire à leur dieu ou déesse « Nuliayork ».

Dans l'iglou donc, on travaille les peaux de caribou; heureux nos gens s'il leur reste un peu d'huile de l'année précédente, car ils n'ont pas la permission de brûler de l'huile de phoque tué en cette saison, non plus que du gras de caribou frais. Le gibier manque, les provisions s'épuisent, et nos gens prévoient qu'à gratter des peaux, ils vont bientôt être réduits à la famine. Alors dans chaque camp, le meilleur tireur est destiné à faire la chasse au phoque, et au morse. Lui ne peut toucher aucune peau, sous peine de voir la glace se détacher sous ses pieds et l'emporter au large. Il en est de même pour ceux qui travaillent les peaux, ils ne doivent pas mettre le pied sur la glace de la mer. Et ce qui met le comble au malheur de ces gens, c'est que leur chasseur aurait-il la meilleure chance du monde, tuerait-il des phoques par centaines, il ne peut apporter le moindre morceau de viande au camp, tant que dure le travail aux peaux. Lui qui ne gratte pas de peaux pourra bien, de temps à autre, faire un bon repas de sang et de viande chaude de phoque, là-bas, sur la glace, mais sa famille doit manger de la viande d'animaux de terre, ou, s'il n'y en a pas, se contenter de jeûner, en attendant stoïquement qu'il plaise à la toute-puissante « Nuliayork » de leur envoyer du gibier permis.

Ceci n'est qu'un détail entre mille; plus nous allons, plus nous sommes convaincus que leur pauvreté et leur misère viennent le plus souvent de leur religion absurde. Ainsi se confirme ce que j'écrivais il y a sept ans, lors de ma première visite aux Esquimaux de l'intérieur, que le démon (si c'est lui qui a quelque part à ces pratiques et croyances superstitieuses, par l'intermédiaire des sorciers), le démon, dis-je, se plaît dès maintenant à torturer les

corps, en attendant qu'il puisse aussi torturer les âmes de ces pauvres Esquimaux.

O âmes généreuses, bienfaiteurs, amis, vous tous qui voulez bien vous intéresser à nous, continuez de nous aider à faire du bien au corps et à l'âme de ces pauvres sauvages, aidez-nous à substituer dans leur cœur la vraie religion de l'amour de Dieu à ce misérable esclavage de crainte et de superstition, aidez-nous à en faire des enfants du bon Dieu. Dieu vous en bénira.

Scène de rencontre de famille.
L'homme arrivant d'un voyage de sept mois.

La scène suivante, dont nous avons été les témoins, ne peut s'expliquer à elle seule. Il faudrait connaître le fond du caractère esquimau, les habitudes de ce peuple, l'idée qu'il se fait de la vie de famille, pour pouvoir en tirer des conclusions pour ou contre.

Je la donne telle que nous l'avons eue, la scène s'étant passée chez nous.

On se rappelle le bébé, nourrisson adoptif, auquel je donnai chaque jour la soupe, pour le sauver de la famine. Son père, l'un des naufragés de la baleinière entre Churchill et Chesterfield Inlet, ne l'avait pas encore vu, étant en voyage depuis le mois de juin 1913, et le bébé n'ayant que deux mois. La mère, anxieuse d'abord et tremblante d'appréhension, à la première nouvelle de l'arrivée des Esquimaux, se met à sauter et à gambader de joie, quand elle entend dire que tous les voyageurs sont en vie. Une seule question de sa part : « Tout va donc bien ? — Oui. » Là-dessus, sa figure reprend de suite l'air calme, insouciant, qui lui est naturel. On dirait qu'elle ne pense plus du tout à l'arrivée de son mari. Le contraste est subit et des plus frappants.

Une petite fille de quatre à cinq ans, à qui chacun se plaisait à demander : « Quand reviendra ton père ? » et qui répondait invariablement : « Demain », est là qui regarde,

sans joie ni étonnement; on dirait qu'elle ne comprend pas.

Nous, nous n'avons pas tant de sang-froid, il nous tarde d'avoir des détails; en attendant, nous laissons paraître tous les sentiments qui nous agitent.

Une demi-heure se passe. La femme approuve quand nous lui disons que nous avons enfin de bonnes nouvelles de son mari, mais on voit à son air que l'émotion du premier instant est passée, et sans doute elle nous trouve drôles de revenir encore là-dessus.

Voici venir le mari. Toute sa famille est là devant lui. Il ne semble pas la voir, n'a pas un mot pour elle. Lui aussi, sans doute, est déjà renseigné. Nous échangeons une poignée de mains, le félicitons de son heureux retour, et demandons quelques détails. Et lui, caractère pas bilieux du tout, mais toujours jovial, prêt à rire et à faire rire, nous raconte avec force gestes et expressions comiques, le bon temps qu'il a eu en bas. « Ah ! j'en ai mangé des biscuits. Tu sais, le petit William, à Churchill, il a une traîne qui a une roue, rien qu'une (bicyclette), lui, il connaît ça, et moi je suis tombé, et me suis cassé l'arrière-train. » Et ainsi de suite, pendant une heure. Peut-être, pensai-je, se croit-il obligé de ne pas faire attention à sa famille, tant qu'il nous parle? Pour le mettre à l'aise : « Tu n'as pas encore vu ton bébé ? lui dis-je. — Pas encore. » Puis s'adressant à sa femme : « Fais voir ça. » Et elle, d'un coup d'épaule, présente sur le côté la tête du nourrisson qui dort dans le capuchon. Elle va le réveiller pour voir au moins ses yeux. Non, cela le ferait crier. Alors un autre coup d'épaule, et capuchon et contenu disparaissent derrière le dos.

Notre joyeux narrateur, sans dire même un mot de plus à sa famille, se remet à jaser de plus belle. Sa femme retourne à l'iglou, et lui nous amuse jusque fort avant dans la nuit. Dès le lendemain, il repart à deux ou trois jours de distance, et aujourd'hui retourne à Churchill, pour un voyage de deux mois et demi à trois mois.

Vous voyez que nous sommes loin des mœurs et coutumes du monde civilisé, qu'il faut savoir prendre son monde par ici, qu'il nous faut aussi acquérir une grande autorité et une grande influence sur ces gens pour qu'ils nous comprennent d'abord (car il semble que nous devons leur paraître ridicules parfois), et ensuite acceptent le grand bien que nous venons leur procurer.

A. TURQUETIL, *O. M. I.*

II. — Rapport sur la mission du lac Cumberland

Mission Saint-Joseph, 25 avril 1914.

Depuis notre dernier rapport, paru en l'année 1910, un événement d'une importance capitale pour cette mission est venu nous apporter la joie et jeter une lueur d'espoir dans le ciel sombre de l'avenir. Le nouveau Vicariat de Keewatin a pris naissance; il s'est détaché de son aîné : l'Alberta-Saskatchewan, pour son soulagement et sa décharge, telle une branche surnuméraire que le prudent jardinier retranche de l'arbre trop riche et ployant sous le poids de ses fruits.

Nonobstant le regret et l'amertume inhérentes à toute séparation, la perspective d'un surcroît de vie et de force devant en résulter, la joie et la reconnaissance ont fait tressaillir nos cœurs. Notre confiance dans l'avenir était d'autant plus grande que l'élu du ciel, choisi pour devenir notre Père, avait déjà combattu dans nos rangs, et connaissait admirablement bien le troupeau confié à sa vigilance. A lui s'appliquaient en toute vérité ces paroles de nos saints Livres : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Mais nulle autre mission n'était plus en droit de se montrer heureuse et fière d'un tel choix, que la mission Saint-Joseph, que Mgr Charlebois lui-même avait